



— Alors... on va se faire démobiliser ?

## Les cygnes du Schwansee

par Maurice BARRÈS

Il y a près de trente ans — trente ans déjà ! — au cours d'un voyage en Bavière, je m'attardai à visiter Linderhof, Berg, Chiemsee, New-Schwanstein, tous les châteaux que Louis II bâtit dans les plus beaux sites de son royaume. Méditant d'écrire *l'Ennemi des lois*, un petit livre qui devait conduire le culte du moi vers l'anarchisme, son aboutissement naturel, il me plut de tracer le portrait de Louis II qui opposa toujours les mouvements de son cœur aux lois humaines et dont l'étrange existence ne fut qu'une protestation contre la vie réelle.

J'errai longtemps dans les solitudes de la Bavière, au fond de ravins mystérieux, de gorges sauvages et mon pas glissait, derrière l'ombre du roi mélancolique, sur la mousse des forêts silencieuses, au bord des lacs solitaires que le courant rougissait entre les sapins noirs. Sous les murs du château de Hohenswangau je regardais souvent les cygnes se promener sur les eaux du lac légendaire. Et un jour, comme je leur tendais au lieu de pain des branchages les cygnes irrités voulurent se jeter sur moi.

Je ne sais pour quelles obscures raisons ce souvenir m'obséda l'autre nuit tandis que je contemplais le long des rives de la Moselle la fête nautique que la ville de Metz donnait en l'honneur du président Poincaré. Je sui-

vais la course rapide des barques illuminées. Mille lampions jouaient sur le sein mouvant du fleuve comme jouent les pierres d'un collier sur une poitrine frémissante. De petites vagues clapotaient à mes pieds. Je songeais. J'ai toujours aimé à rêver près de l'eau.

A mesure que nous avançons en âge, nous perdons je ne dis point la faculté mais l'émotion de sentir. Les années accomplissent en nous, sourdement pour ainsi parler, un travail d'élimination, un classement ; et c'est pourquoi nous réduisons les paysages aux lignes essentielles et, même, nous distinguons parmi ces lignes le trait dominant qui est, en quelque sorte, l'idée du paysage, idée sèche, peut-être, dure et amère parfois, mais ferme, pleine de sens, et qui ne crève point sous la dent comme la croûte d'une pâtisserie soufflée.

Ce qui, donc, s'imposait à moi, par-dessus tout, le long des rives bruisantes de la Moselle, c'était l'odeur des branchages en train de se flétrir, les branchages des arcs de triomphe, ceux qui jonchaient le pavé des rues, ceux aussi qu'agitaient les Lorrains tout heureux d'être libres et d'être français. Et cette odeur fanée me donnait à savourer l'amertume des fêtes finissantes.

Que l'on y prenne garde ! Sans doute la guerre est —